

Dans un débris de miroir

I

Je rassemble ces évocations d'hommes et de femmes qui ne sont plus et je cherche le signifiant, peut-être la métaphore, qui pourrait rendre quelque peu – ou même m'expliquer – l'impression que me font ces pages : qu'elles ne sont qu'allusives mais nullement au sein d'une réflexion qui chercherait à dire ou découvrir davantage. Je vois que je me suis complu à leurs lacunes, à leur caractère d'esquisse ; et déjà je crois comprendre que c'est à cause d'un jeu de lumière et d'ombres qu'elles laissent bouger devant moi, dans ces mots où se prennent des souvenirs.

Qu'est-ce que cette lumière, que sont ces ombres ? Je puis me dire que la mort, ce sont des rideaux que d'un coup l'on tire sur soi, et pour qui se penche sur ce visage qui sombre la lumière se fait alors, un instant, le mystère même. Mais ce ne sont pas ces ombres de par-dessous et d'à l'infini, ombres opaques, aqueuses, que j'ai en esprit, me semble-t-il, et celles que je per-

çois à l'occasion de ces brefs écrits, je les sens légères, je les imagine presque dansantes, s'offrant plutôt que se refusant à l'étreinte de la lumière. Mouvements dont je voudrais bien savoir restituer la grâce, dans ces personnes que j'ai vues vivre, élans qui ont pourtant de la brusquerie, quelquefois, et vont se briser sur des parois proches. Sauf qu'alors il me semble aussi qu'elles reviennent vers moi, intactes, vives.

Assurément il y a dans ces impressions, fugitives mais récurrentes, quelque chose que n'ont pu dire ou pas même cherché à dire ces écrits qui, nés souvent de la circonstance, ont été de peu d'ampleur, chaque fois, et de guère plus d'ambition. C'est comme si je retrouvais en chacun d'eux, aujourd'hui, un certain désir demeuré frustré, seuls peut-être mes souvenirs de Michel Rossier me donnant le sentiment que j'ai répondu un peu à cette demande : mais sans que je comprenne comment, cette fois non plus.

II

Et j'ai donc à réfléchir davantage : ce que je puis entreprendre en me souvenant que j'ai longtemps associé l'idée de miroir au rassemblement que je voulais faire de ces brefs écrits, auxquels je m'étais attaché. Comme si j'avais prétendu, et devant moi-même, que ceux-ci pouvaient être ce que promet cette sorte de référence : fiables, et riches de ces détails précis et nombreux qu'un miroir procure.

Des portraits en miroir, ces évocations de Jean Wahl, disons, ou de Diana Fiori ou d'André du Bouchet ? De fidèles reflets, dans le miroir que du coup j'aurais été ? Non, certes. Je suis bien incapable du regard averti du psychologue ou insistant du mémorialiste ou de l'historien, et c'est tant mieux, en un sens, car ce que ces approches-là recueillent a tendance à se refermer sur le dehors de ce qu'elles cherchent, comme le miroir – le miroir plan – le fait sur sa vaine exhaustivité. C'est vrai, je ne l'oublie pas, que Giacometti a rêvé que la littéralité est la voie, dans le rendu du modèle, et il voulait la pousser très loin, il la désirait absolue : mais dans son travail effectif il n'en finissait pas de constater que cette recherche, c'était dans chaque tableau l'impasse à l'autre bout de laquelle, loin là-bas sous un soupirail, dans une lumière de cave, quelque chose n'est plus perceptible que par un cri qui semble d'angoisse.

Il est vrai qu'il n'y a pas que des miroirs plans. Et ne sommes-nous pas, chacun de nous, de ces miroirs dits sorcières dont la convexité déforme tellement qu'il s'approche d'eux qu'il n'y a guère de sens à relever dans ce qu'ils nous montrent la multiplicité des aspects de la figure, même si ces aspects y restent présents sous les distorsions de l'ensemble ? Le plus déformé est dans ces miroirs le plus proche. Et ce qui s'est imposé en ces occurrences, c'est l'équation propre à ces instruments d'optique, cette courbe de leur surface qui infléchit par irrésistible géométrie les rayons émis par l'objet. Nous avons nous aussi, chacun, nos

équations personnelles. Nous faisons dévier aussi fortement que les miroirs courbes ce que la réalité qui est hors de nous a d'apparence ou de signifiante.

Soit, mais c'est sans joie que j'ai à me reconnaître un miroir de cette nature. Et je ne suis même pas tout à fait prêt à penser que dans mon regard sur ces êtres dont j'ai écrit, par affection pour ce qu'ils étaient, je sois soumis à ma propre loi aussi complètement que l'est à la sienne un dispositif de cette sorte. Les contraintes nées de la langue que je me suis bâtie, que je parle, sont-elles vraiment aussi implacables que celles de la matière ? Je ne puis me résigner à le croire, et je me demande donc s'il n'y a pas autre chose à comprendre dans cette pensée du miroir, en son insistance même. Si elle est simplement la suggestion d'une métaphore, si elle ne recouvre pas de vieux souvenirs qui demanderaient à revivre.

III

Et, de fait, j'ai beaucoup de souvenirs de miroirs, et qui ont en eux bien autre chose et bien plus que l'évidence sévère de l'optique, car dans bien des cas j'y perçois mon attrait pour ce qu'on nomme leur eau, c'est-à-dire une profondeur qu'ils ne doivent plus cette fois au simple effet d'une loi aveugle mais à telle ou telle matière : verre ou cristal de leur surface réfléchissante, et ce tain de mercure ou d'étain qui fut placé au-dessous. Causes difficilement quantifiables,

celles-ci, mais qui n'en sont pas moins agissantes dans l'accueil souvent gracieux que font ces miroirs à qui s'approche.

Ainsi arrive-t-il que l'eau de l'un d'entre eux soit si pure qu'on pourrait la dire invisible, mais pour autant elle ne s'est pas effacée sous les tractations de l'optique car une buée de couleur, montée du tain, très légère, tempère la transparence. Et à regarder dans cette eau on rencontre bien autre chose, assurément, que la dure extériorité que le reflet de simple géométrie retient de l'objet visuel. On est là au seuil d'une profondeur dont les figures sont moins des faits de l'espace, désormais, que des êtres, dans une belle lumière : et qui nous parlent de celle-ci. La lumière est-elle vraiment, nous demandent-ils de leur là-bas dans l'image, la limite au bord de laquelle toute forme s'effacera, preuve ainsi de notre non-être ? N'est-elle pas plutôt la première marche d'un autre niveau de réalité, le rayon d'un jardin d'Éden où nous pourrions revenir ? Nos regards, nos désirs plongent dans l'eau de ces beaux miroirs. Ils y rêvent une plénitude d'être que nous refuse la vie.

Or, il arrive aussi, et c'est même le plus souvent, que sous l'effet des ans si ce n'est des siècles cette eau soit devenue trouble, on y rencontre des ombres, des bancs de brume, même des rousseurs ou des moires : si bien que ce n'est plus de façon immédiate et tout de suite complète que l'image y est perceptible, il faut la retrouver au sein de remous ou d'irisations parfois difficiles à traverser. Et comme cette recherche ne